



Écrits mariverains

2021

Page couverture : Oeuvre de Gabriela Marquez :

Aqua

Proclamée « Prix du jury » lors de l'exposition collective Perceptions 2020

ISBN-978-2-9810768-3-0

Table des matières

Sainte-Marie Inondations 2019 - L'envol	7
Accompagnement d'un ami	10
James	13
L'automne	14
La Papouasie	15
Égalité passagère en talents culinaires	19
Promenade	22

Sainte-Marie | Inondations 2019 - L'envol

2020 se termine en laissant derrière elle l'âme de près de 137 maisons, commerces et édifices significatifs de notre communauté, portant le nombre à 350 depuis 2019.

En cette deuxième année de démolition, on a non seulement assisté à l'envolée de ces bâtiments, mais également à celle des soucis et des incertitudes face à l'inconnu. Surtout celle du poids immense qui pesait sur les épaules des sinistrés en attente depuis plus d'un an. L'anticipation en vue de cette journée *maudite* qui les hantait depuis tant de mois, fait désormais place à un sommeil plus léger.

Contrairement à l'an dernier, familles et connaissances se sont rassemblées en petits groupes, dispersés ici et là. Sans les voisins, devenus de plus en plus rares, relocalisés ailleurs. Les mesures de distanciation sociale en vigueur dues à la COVID-19 ne sont pas étrangères aux attroupements restreints.

Les maisons, pour la plupart abandonnées, ont toutefois offert des moments particuliers qu'un œil attentif pouvait saisir. En l'occurrence, cette maison de deux étages qui a surpris l'assistance à la façon dont s'est soulevé un des pans des murs restants après que le bras de la pelle mécanique l'eut agrippé. Le temps s'est arrêté quelques secondes donnant l'impression qu'il voulait s'envoler et que seule la pelle retenait.

Ce couple d'hirondelles qui a tenté en vain de sauver sa nichée tout au long de la démolition. Elles rebroussaient chemin à chaque grondement puis revenaient à l'assaut. Le nid installé sous le pignon du toit était tombé au sol depuis longtemps, enseveli sous un amoncellement de débris, mais les hirondelles n'abandonnèrent que lorsque la charpente fut à terre.

Des scènes inusitées ont fait apparaître des sourires sur les visages. Un objet abandonné ou oublié, sorti de nulle part. Une planche à repasser restée accrochée dans les airs alors que le plancher du 2^e étage vient de s'écrouler qui ne tomba qu'au coup de pelle suivant. Des papiers peints, vestiges des années 70. Un berceau ancien, des lits de métal entreposés au grenier.

Une vieille affiche de tabac à pipes *Alouette*, datant du début des années 1940, revoyait la lumière du jour pour la première fois depuis trois quarts de siècle. Un immense coussin sur lequel il n'y a pas si longtemps de jeunes chiots d'élevage s'y blottissaient collés les uns sur les autres.

Un opérateur de pelle qui, pour détendre l'atmosphère, a lancé à la blague aux propriétaires que l'aspirateur aurait dû être passé au grenier. L'instant d'avant, l'effondrement du plancher de ce

dernier l'avait obligé à stopper sa machine tellement le nuage de poussière causé par le bran de scie était dense.

Moins apparents, ce sont les souvenirs qui s'échappent des murs, semblables à des nuées d'oiseaux fuyant d'instinct le danger. Des images très nettes qui défilent à toute vitesse dans l'esprit des anciens occupants, se dissipant à la même cadence que se disloque leur domicile.

Ils se revoient mettre les pieds pour la première fois dans leur chez-soi ressentant à nouveau le sentiment de bien-être qui les avaient envahis à ce moment précis. Les premiers pas des petits sur le prélat de la cuisine, les courses sans fin des enfants qui montent et descendent les escaliers en riant ou en se chamaillant. La musique un peu trop forte en provenance du sous-sol. Les réunions festives en famille ou entre amis dans la cour arrière.

Une dame a évoqué les événements petits ou grands qui se sont déroulés dans chacune des pièces de leur maisonnée au fur et à mesure que la pelle s'y enfonçait. Elle les voyait partir en éclats en même temps que les matériaux projetés au sol.

Ce couple qui tenait à ce que leur maison soit accueillante jusqu'à la toute fin, a laissé symboliquement une bergère et une lampe au salon.

Les témoignages sont encore fréquents de la part de sinistrés qui avaient fait exécuter des travaux coûteux pour parer aux inondations futures soulignant au passage, avec un certain ressentiment, que le rehaussement des fondations n'avait finalement rien changé à l'issue finale.

L'émotion est palpable chez plusieurs. Ainsi, on voit quelqu'un poser une main sur l'épaule de sa conjointe, une mère entourer de ses bras sa fille qui vient d'éclater en sanglots, des tout-petits, les yeux bien ronds, fascinés par les grosses machines bruyantes.

Cet homme âgé qui laisse échapper malgré lui une larme devant la fatalité qui s'abat sur son foyer. Se bousculent alors pêle-mêle ses souvenirs d'enfance, les visites fréquentes chez ses grands-parents à qui appartenait jadis la maison. Plus tard, c'est dans ce même lieu qu'il s'y est installé avec son épouse pour fonder leur famille. Ce couple fort sympathique y a résidé jusqu'au milieu de l'été et a profité au maximum de leur cour.

Il en a construit des maisons à Sainte-Marie ce bon monsieur. Ce ne fut pas facile pour eux de se résigner à se départir de la leur et lui faire subir un sort identique à bon nombre d'autres disparues dans les mêmes circonstances.

Plusieurs secteurs de la ville sont désormais dépouillés de toute activité humaine. Une des rares avenues à être encore intacte en 2020 a vu disparaître, les unes après les autres, ses protégées des 70 dernières années. Sauf une, qui devra braver seule l'hiver en attendant son tour l'an prochain. Qui sait, peut-être y entendra-t-on les prières qui étaient récitées entre ses murs?

N'est pas passée inaperçue, une coquette demeure de deux étages qui, quelques jours avant la date butoir, a vu sa façade s'orner des noms des personnes qui y ont habité ainsi que ceux de leurs voisins et amis ayant vécu à proximité.

L'hiver s'est installé peu à peu mettant fin aux opérations de démolitions qui reprendront l'an prochain. À l'approche des Fêtes, les promeneurs déambulent dans les quartiers où l'an dernier encore on y trouvait des décorations de Noël malgré un nombre élevé de démolitions. Elles sont totalement absentes cette année dans ces secteurs. À la limite, ce sont les panneaux d'arrêts aux coins des rues qui jouent le rôle d'ornements avec leur couleur rouge.

Ça va bien aller Sainte-Marie, 2021 s'annonce meilleure pour toi et tes concitoyens.

Francine Lachance, décembre 2020



Accompagnement d'un ami

Mon mari est hospitalisé à Lévis en 2013. Après ma visite, je suis rentrée dans un restaurant pour relaxer et me changer les idées. Je me suis installée à une table face à la vitrine. Il y avait plusieurs personnes seules. Je commande un café, quelle surprise un homme s'avance vers moi avec sa tasse de café. Bonjour madame, *bonjour monsieur*, il s'est assis devant moi, la conversation se déroule comme si on se connaissait depuis longtemps. La rencontre avec cet homme s'est faite tout naturellement, la discussion et les échanges ont été de plus de deux heures. Suite à cela, il m'accompagne jusqu'à mon auto et nous avons échangé encore une bonne demi-heure.

Je devais l'appeler, car il ne voulait pas que mon mari puisse répondre au téléphone... Quand je descendais à Lévis, on se donnait rendez-vous au même restaurant... Je garde de beaux souvenirs de nos déjeuners et de nos discussions sur la vie en général, même si je le trouvais souvent très négatif sur sa vie qui n'avait pas été facile dans le passé. La séparation avec la mère de ses enfants lui a fait très mal. Il avait travaillé dans des régions très éloignées, comme chauffeur de camion lourd dans le Nord, il n'était pas souvent avec sa famille. Il est difficile de juger, j'aurais peut-être été moi aussi dans le même état d'esprit dans une situation semblable...

Lors d'un transport au Centre de jour à la maison Michel Sarazin, à Québec, après y avoir laissé une dame, j'étais libre pour la journée, en attente de la ramener chez elle. J'ai téléphoné à mon ami Jacques pour savoir s'il était chez lui. Il s'est mis à tousser d'une façon que je n'aimais pas, je lui ai conseillé de rencontrer un médecin. C'est ce qu'il a fait...

Plus de réponse pendant au moins trois mois... Je composais son numéro de téléphone une à deux fois par semaine, sans réponse.

Après plusieurs mois sans nouvelles, j'ai appris qu'il avait été hospitalisé plusieurs mois à l'hôpital de Lévis pour un cancer des poumons. Nous sommes le 29 août 2013.

Après tous ces mois, j'ai enfin eu une réponse. Le lendemain matin je suis descendu chez lui. À mon arrivée, j'ai eu toute une surprise.

Son appartement était plein de gens qui lui rendaient visite. Il y avait sur place une infirmière qui prélevait du liquide rouge de ses poumons et un intervenant social qui lui annonçait qu'il devrait quitter son appartement pour aller au Centre Paul-Gilbert, de Charny, afin de recevoir des soins appropriés à son état de santé...

Quand les personnes présentes ont toutes quitté son appartement, enfin, il était heureux de pouvoir me parler et moi aussi. On s'est fait une accolade, je pouvais sentir les os dans son dos. Il m'a invitée à m'asseoir dans son lit près de lui et il m'a tout raconté avec des larmes et sanglots : tous ses déboires dus à son hospitalisation, ses traitements de chimio qui l'avaient rendu malade comme un chien... Il avait pris la décision de cesser les traitements, c'était trop difficile pour lui...

Après six mois de rencontre, suite aux rendez-vous que nous avons eus aux quinze jours, j'en étais venue à le considérer comme un grand ami sincère. Parfois il me faisait rire, parfois on pleurait ensemble. Suite à son choix de ne pas continuer les traitements, les médecins lui ont fait rencontrer un psychologue, ils croyaient qu'il était déconnecté de la réalité. Sa fille lui a demandé

ce qu'il voulait. Il avait assez souffert, il était résigné de quitter ce monde comme il voulait. Suite à cette décision, je lui ai demandé le numéro de téléphone de sa fille, afin de pouvoir communiquer avec elle. Il me l'a donné sans réticence.

Après son repos, je lui offre d'aller quelques minutes à l'extérieur. Étant donné qu'il ne lui reste pas beaucoup de temps à vivre, une infirmière lui demande s'il avait le goût d'une cigarette, que cela ne le fera pas avancer vers sa mort. Dix minutes à l'extérieur furent assez pour lui, il était fatigué.

Après l'avoir quitté, j'ai pris quelques minutes seule afin de digérer mes émotions, j'étais triste pour lui.

Parfois, il me disait que la vie n'est vraiment pas drôle, cela lui faisait aller en profondeur dans tous son être afin d'aller chercher une énergie nouvelle pour passer la journée. Pour lui, la vie n'était plus drôle et difficile... Il ne voulait seulement enlever la douleur...

Un après-midi, je l'ai vu comme un grand enfant angoissé, effrayé. Il déménageait le lendemain au Centre Paul-Gilbert, à l'unité des soins palliatifs. Mon unique source de réconfort venait de mes prières de la Sérénité, elle me donnait la force de le soutenir. Sa vitalité diminuée beaucoup, il a beaucoup maigri et cet après-midi il aura la visite de sa famille...

Un jour, lors d'une de mes visites, une pensée avait été mise sur la porte par le Centre Paul-Gilbert. Permettez que je la partage avec vous : *« Je suis en période de ma vie où le calme et la rêverie sont nécessaires à mon bien-être. Il est probable que je suis en plein milieu d'une période de rêveries. Alors, svp, entrez chez-moi avec calme, afin de maintenir mon bien-être. Merci bienvenue chez-moi! »*

Lors de mon arrivée, il s'est réveillé. Avec ma main, je le caresse sur sa joue et je le rassure, tout cela avec tendresse. J'essuie une larme qui coule sur ses joues, ce qui le calme et enlève la douleur. Sa vie a été comme un livre, il n'a sauté aucun chapitre, il continue de tourner les dernières pages. Plus tard, nous comprendrons pourquoi chaque chapitre est nécessaire.

Étant sur ses derniers moments, lorsque je suis arrivée à la chambre, elle était dans la pénombre. Je vois à peine les personnes présentes. Deux sœurs et sa fille étaient à ses côtés. Cette dernière se retourne en disant « il t'attend ». Ces mots résonnent dans ma tête « il t'attend, il t'attend ». Une des sœurs, se demande, c'est qui elle? Qu'est-ce qu'elle fait ici? La fille de Jacques lui explique que je suis là à la demande de son père.

Elles quittent la chambre, me laissant seule avec lui. Je m'avance et je lui parle à l'oreille : « Jacques, je suis arrivée, je suis là, tu peux partir si tu es prêt. Je te remercie d'avoir été dans ma vie et j'ai apprécié ta présence auprès de moi.

Après ces quelques confidences, je suis allée rejoindre les autres au salon. Quelques minutes plus tard, l'infirmière est arrivée en nous disant : « Venez vite, il va nous quitter ». Nous nous sommes dirigées à la chambre, moi, côté gauche à sa tête, sa fille de l'autre côté à sa tête et ses deux sœurs au pied du lit. J'ai pris la parole et j'ai dit : « Jacques, nous sommes là, tu as les plus belles femmes du monde avec toi, tu peux nous quitter. Au revoir ».

Lorsque nous perdons un être cher, avec qui on a fait un cheminement intérieur, on se pose des questions.

Qu'est-ce que j'ai à comprendre? Qu'est-ce que la vie veut me montrer?

Marchons la vie pas à pas. Ni trop vite, ni trop lentement... Savourons chaque instant, vivons chaque moment. Rien n'est plus beau que le présent. Ne regardons pas derrière, regardons devant. La tête haute et fière, sourions à la vie, elle nous tend les bras. Réalisons nos rêves et parlons d'amour. Il faut profiter de chaque instant. La vie nous est prêtée, on ne sait pas pour combien de temps. Dans la nouvelle vie, tout est bonheur, tout est sérénité!

Louiselle Lagrange, septembre 2021

James

Étendue dans l'herbe, la chaude lumière du soleil chauffant ma peau, je regarde le ciel bleu et je suis bien. Mon fils joue près de moi. Son rire cristallin gonfle mon cœur d'un amour tellement fort que j'ai peur. Avais-je tant d'amour à donner? Un « *maman* » joyeux me tire de mes réflexions. Mon petit homme de deux ans vient de découvrir pour la première fois la beauté d'une libellule perchée sur une marguerite. Il est si beau!

Je me penche près de lui et je regarde, moi aussi, ce drôle de bidule. J'aimerais pouvoir regarder le monde à travers ses yeux. Tout est merveilleux pour lui. Il court à travers les fleurs, tombe, se relève.

À l'aube de sa vie, mon petit apprend vite. Tous les jours, il me surprend. Mon cœur déborde de fierté et d'orgueil.

Bientôt, il nous faudra rentrer à la maison. La petite routine qui le sécurise tant reprendra. Je prends sa petite main dans la mienne et on s'en va ainsi sans parler. Mais bientôt, il me tend les bras. Ses petites jambes n'en peuvent plus. Je le porterai jusqu'à la maison. Je sens bientôt sa tête sur mon épaule. Je devais m'y attendre, il s'est endormi. Moi, bien sûr, j'ai les bras en compote, mais je le porterais pendant des heures pour le laisser se reposer.

J'appuie ma tête sur sa tête, lui caresse le dos et, comme ça, lentement, je marche vers la maison. Sentir son petit corps abandonné dans mes bras est une sensation riche en émotions. Je crois que seule une maman peut la comprendre.

Une fois à la maison, sans l'éveiller, je lui mettrai son pyjama et, juste pour le plaisir, je le bercerais un peu. En sombrant dans le monde profond du sommeil, il aura entendu, encore une fois, que sa maman l'aime énormément.

Isabelle Naud

L'automne

Septembre, parfum de verger

De feuilles mortes

Et de terre mouillée

M'enivre et me transporte

L'été, si chaleureusement envahi

Par des couleurs de vie

Agonise,

Se meurt délicieusement

Et, galamment,

Cède sa place

Au commencement d'une autre vie.

Octobre, parfum d'hiver.

La rose gelée

Borde la terre

Et la prépare à s'endormir

Dans une longue nuit saupoudrée de neige

Isabelle Naud

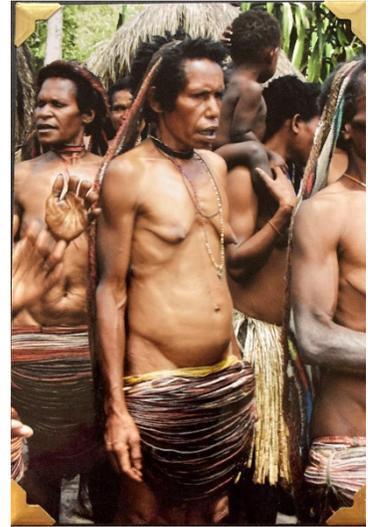
La Papouasie

En janvier 2007, nous partions pour la Papouasie occidentale pour une durée de trois semaines. La Papouasie est située tout juste à côté de l'Australie. Nous avons cumulé 59 heures de vol sur 16 vols durant la totalité du voyage. Nous avons fait le plus long vol possible soit : New York/Tokyo : une durée de 14 h 30. Nous sommes atterris à Sanur près de Bali avant de partir



pour la Papouasie Occidentale à Wamena. Toute la première semaine de notre périple n'a servi qu'à attendre des avions. La deuxième, la plus importante, nous amena à gravir les montagnes de la Vallée de Baliem pour aller visiter les Papous, peuples les plus reculés de la planète. Nous y avons vu là, des Papous qui vivent, encore en 2007, nus n'ayant pour tout habit qu'une courge ou gourde à pénis. Ils cultivent ces courges en leur attachant un poids pour qu'elles poussent en longueur et ensuite, elles sont évidées. L'homme que l'on voit sur cette photo, on l'a rencontré sur notre chemin. Un garçon de notre groupe lui a acheté les défenses qu'il avait dans le nez. Les femmes ne portaient qu'une jupette de paille ou de perles. On se demandait comment ça pouvait tenir tellement elles portaient leurs jupes sur les hanches. Tous, hommes et femmes, étaient beaucoup plus petits que nous. Leur peau était très noire et ils avaient les cheveux crépus, le nez et la bouche très larges aussi. Les femmes avaient des traits masculins.

Certaines de leurs coutumes nous ont surpris. Par exemple, remarquez sur la photo où on voit la femme (oui, c'est une femme). En avant-plan, on voit une main de femme qui n'a plus de bouts de doigts. La plupart des femmes de plus de 50 ans n'avaient plus de doigts (sauf les pouces). C'est que lorsqu'elles perdaient un membre de leur famille proche : enfant, mari, père, mère, frère ou sœur, on leur coupait un bout de doigt pour signifier qu'elles avaient perdu un membre de leur famille. Nous trouvions cela tellement terrible. Comment faisaient-elles pour travailler avec tous ces bouts de doigts en moins. Mais elles arrivaient à faire tout ce qu'elles voulaient. Elles crochetaient même les sacs qui faisaient partie de leur costume traditionnel.



Nous trouvions cela horrible quand on pensait à la difficulté que cela devait représenter de soigner une telle blessure. Les températures étaient si humides et oscillaient entre 32 et 40 degrés. Ça devait être difficile de guérir ces plaies. Il paraît qu'ils cautérisaient la plaie en mettant le doigt dans la cendre chaude. Pauvres femmes! Pourquoi encore les femmes! Pourquoi ce n'était pas les hommes qui perdaient leurs doigts.

Par contre, chez les Papous, aussitôt que les enfants n'étaient plus au sein, ils suivaient toujours leur grand-père, soit juché sur une épaule ou accroché à leurs jambes. Les vieux Papous (et vieux là-bas veut dire aux alentours de 50 ans) prenaient soin des petits. Les femmes, elles, voyaient à la culture des légumes, surtout les patates douces et le maïs, et tricotaient.

Même s'ils vivaient nus, on ne pouvait pas dire que les Papous étaient à plaindre. Ils vivaient au paradis. Les légumes étaient leur principale source d'alimentation. Ils avaient de l'eau pour boire et pour cultiver. Ils vivaient dans des huttes. On en a vu allumer un feu dans la hutte pour faire boucaner la toiture de paille et ainsi éliminer les poux et les bestioles. Ils étaient débrouillards.

Un soir, nous avons été accueillis dans un village et les Papous de ces villages ont mis quelques huttes à notre disposition pour dormir. Nous avons déposé nos sacs à dos par terre, appuyés sur un mur de la hutte et nous sommes partis manger en n'oubliant pas d'apporter nos lampes frontales. À notre retour de souper, quand j'ai voulu regarder dans mon sac, il y avait plein de barbots qui se promenaient dessus et dedans. Les barbots sont de gros insectes à carapace noire comme ceux qui viennent se frapper sur la lumière les soirs d'été. Quelle horreur! Je me suis dit :

« S'il y a des barbots sur mon sac, il doit y en avoir par terre aussi »... parce que nous avions à coucher par terre, sur une légère couche de paille d'environ un pouce. Alors, je me suis mise à quatre pattes pour regarder s'il y en avait. Et... il y en avait effectivement partout sous la paille. Il n'y avait aucune chaise dans la hutte. Rien sur quoi j'aurais pu m'asseoir pour rester là toute la nuit. Je n'ai pas eu le choix de me glisser dans mon sac de couchage, j'ai mis le capuchon et je l'ai resserré tant que j'ai pu ne gardant qu'un léger espace pour pouvoir respirer. Il faisait une chaleur et une humidité suffocantes. Je n'ai pas dormi de la nuit. J'avais trop peur que l'une d'elles n'entre dans mon sac de couchage. Ce fut la plus longue nuit de ma vie. Le lendemain : plus aucune trace d'aucun barbot : aucun ! Plus un seul sur mon sac à dos ni aucun à l'intérieur non plus. Ouf ! Quelle nuit ! En plus, on avait payé très cher pour vivre ça. On s'est dit qu'on devait être un peu fous.

La dernière semaine de notre voyage, nous avons pris un genre de bateau/radeau en bambou et nous devions contourner une pointe de terre de l'Irian Jaya. Nous étions dans une mer agitée déjà quand les vagues s'intensifièrent. Après trois reprises pour tenter de contourner la pointe de terre après laquelle nous aurions été capables de naviguer, nous avons dû nous rendre à l'évidence qu'on ne pouvait la contourner tant que la tempête faisait rage. Nous nous sommes donc échoués sur une plage où les habitants n'avaient pas vu de blancs depuis 34 ans. Notre guide leur a expliqué notre situation et a demandé un hébergement pour la nuit. Il y avait de belles maisons modestes sur le bord de l'eau. On nous a dit de nous installer dans une chambre. On a étendu nos sacs de couchage. À un moment donné, j'ai remarqué que la pièce de bois qui soutenait la maison était couverte de fourmis. Aubert a ramassé ses affaires et a dit qu'il préférerait dormir dehors. Un autre a fait de même. Mais on ne pouvait pas tous faire ça. Ça devenait inconvenant. Alors, deux autres gars du groupe et moi avons installé nos sacs de couchage par terre en prévision de la nuit. Heureusement que dans nos bagages, on avait prévu des filets parce que nous n'aurions pas dormi, les fourmis nous marchant sur le corps.

C'était terriblement humide aussi. Il ventait beaucoup. On ne pouvait risquer d'aller marcher parce qu'on aurait pu recevoir des cocottes sur la tête. Il n'y avait vraiment rien à faire. Même aller se brosser les dents dans le ruisseau ou bien aller faire pipi dans le buisson était des activités. On a tenté de se fabriquer un jeu de cartes avec les pages d'un livre. Mais il ventait trop. On ne pouvait pas. Toujours est-il que nous avons dû rester là pour deux nuits.

La troisième journée, le vent soufflait toujours autant. Mais nous n'avions pas le choix de reprendre la mer parce qu'il fallait aller prendre notre avion. Ces gens n'avaient pas de système de radio pour aviser nos proches si on n'arrivait pas à temps. Le prochain vol de retour chez nous était dans une semaine. Après un caucus du capitaine avec le guide local et notre guide, il fut décidé qu'on allait risquer de partir. Je les ai tous surpris à prier la Bible à la main avant le départ. Ce n'était pas rassurant. Il y avait des récifs sur lesquels notre bateau/radeau risquait de se briser en partant. Tous les gens étaient sur la plage pour nous voir partir. Nous avons navigué trois heures comme ça. Quand le bateau prenait une grosse vague, le moteur étouffait. Il fallait réussir à le repartir. J'avais beau regarder l'horizon, j'ai commencé à avoir mal au cœur. Moi, je savais nager, mais je me disais qu'avec des vagues comme ça, je ne serais pas capable d'arriver au rivage. Aubert ne savait pas nager. Un moment donné, j'ai craqué et me suis mise à pleurer. Nous avons fait une halte après plus de trois heures. Quand nous avons voulu reprendre la mer, il faisait noir et la tempête n'était pas terminée. La police qui était là n'a pas voulu qu'on reparte en mer. Ils disaient que c'était trop risqué. Nous nous sommes tous entassés, 15 dans un *minivan* comme des sardines. Il y avait des Papous qui étaient sur le toit. Il pleuvait des cordes et il tonnait. On était serrés les uns sur les autres, j'avais chaud, j'étais fatiguée, mais tellement heureuse que nous n'ayons pas eu à retourner par la mer. Nous sommes arrivés au motel vers les 2 h 15 du matin, exténué, mais soulagés. On serait en temps pour notre avion le matin très tôt. Le pire était derrière nous. On s'en était sorti.

Extrait de : "Si c'est pas ça l'bonheur" publié par Lise Jalbert.

Égalité passagère en talents culinaires

Très jeunes, nos enfants ne pouvaient qu'admirer la dextérité de leur mère dans la préparation des repas quotidiens que tous les membres de la famille et les invités appréciaient au plus haut point. La confection de gâteaux de fête personnalisés lors de leur anniversaire les impressionnait particulièrement. Fille d'un père qui a passé une grande partie de sa vie à cuisiner dans les restaurants, Nicole avait hérité d'un don qu'elle s'était empressée d'utiliser avec passion.

En plus de cet engouement pour la cuisine, année après année, mon épouse suivait des cours qui lui permettaient de développer ses talents artistiques: couture, transfert d'images, cuir ciselé, fabrication d'habits de neige, tissage et broderie, ne sont que quelques-unes de formations qui lui ont permis d'apprendre de nouvelles techniques et réaliser des œuvres avec un grand souci de perfection.

C'est dans cet esprit qu'à l'hiver 1977, elle accepta de participer à un colloque régional en tant que représentante de l'AFEAS de Rimouski-Est. Étant donné que cette activité se tenait la fin de semaine, je pourrais garder les enfants.

Consciente de mes talents culinaires limités, elle avait tout prévu pour me faciliter la tâche.

-Tu n'auras pas de problème pour les repas me rassura-t-elle. Pour le dîner, tu n'auras qu'à faire réchauffer un plat de hachis; c'est l'un des mets préférés de Martin.

Michel, qui mangeait encore dans sa chaise haute, ne m'inquiétait pas, mais je ne voulais pas décevoir son frère aîné qui allait bientôt avoir cinq ans, l'âge où un père est « le plus fort de tous ». Ceci me rendait un peu anxieux.

Vers la fin de l'avant-midi, j'avais demandé à Martin s'il voulait aller jouer dehors. Prendre un peu d'air, ça lui ferait du bien. Sage comme à son habitude, il s'était amusé, pendant près d'une heure, à déplacer de la neige avec sa pelle et son petit traîneau.

Lorsque midi sonna, j'entrouvris la porte du tambour hivernal et lui demandai s'il commençait à avoir faim.

-Un peu, répondit-il. Il paraissait surpris, comme s'il trouvait cette question inutile.

-Qu'est-ce que ça te dirait de manger?

-Mais on peut pas manger papa. Maman n'est pas là.

Je ne m'attendais pas à une telle réaction. Étant donné l'absence de sa mère, il s'était imaginé qu'on ne mangerait pas de la journée.

-Penses-tu que je ne suis pas capable de préparer un repas?

-Ben!

-Qu'est-ce que tu dirais d'un bon hachis. Maman m'a dit que tu aimais ça.

-Du hachis, c'est mon mets préféré. Puis après avoir hésité un moment, il ajouta.

-Tu es capable de préparer du hachis?

-Bien oui, voyons.

Après être entré et avoir enlevé ses vêtements d'extérieur, il s'assit dans sa petite chaise berçante et se mit à m'observer avec des yeux interrogateurs. Je sortis alors du réfrigérateur le contenant de patates et de viande mélangées et le plaçai sur le rond du poêle pour le réchauffer. Habituellement, quand sa mère annonçait qu'elle préparait du hachis pour le prochain repas, Martin la voyait d'abord éplucher des patates, les couper en cubes et les faire cuire avec un peu de graisse de rôti. Ensuite, elle y ajoutait la viande de porc et la sauce à *hot chicken*. Puis, il fallait attendre le temps de cuisson nécessaire avant que ce soit prêt à servir.

Lorsque je jugeai que le plat de nourriture déjà préparée avait réchauffé suffisamment, je dis à Martin :

-Assis-toi à la table; le dîner est prêt.

J'éteignis le rond du poêle et disposai dans chaque assiette une portion correspondant à l'appétit de chacun. Lorsque je déposai l'assiette de Martin devant lui, je vis le regard de ses yeux émerveillés passer alternativement de mon visage à son assiette. Sa mine réjouie laissait deviner une langue salivante. J'avais relevé le défi : démontrer que je pouvais me débrouiller en cuisine en l'absence de sa mère.

-Tu veux du ketchup avec ça?

-Oui.

Doucement, je saisis la bouteille de plastique rouge et la pressai en faisant, tel un pro, un mouvement sinusoïdal qui laissa échapper de belles lisières de ketchup sur la nourriture encore fumante.

Ma victoire fut cependant de courte durée. Après m'être occupé de Michel dans sa chaise haute, je remarquai que Martin n'avait pas encore pris une bouchée; il affichait une moue sceptique et fixait son plat.

-C'est trop chaud, lui dis-je. Attends un peu, ça va tiédir.

Après quelques instants, il n'avait pas encore entamé son repas. Il paraissait déçu.

-Ce n'est pas à ton goût? Pourtant, tu m'as dit que c'est ton mets préféré.

-Mais ton hachis, c'est pas comme le hachis de maman.

Pendant un moment, je fus décontenancé. Que pouvais-je faire de plus? J'avais peur que mes performances cuisinières me fassent momentanément passer de héros à zéro aux yeux de mon fils. Je devais réagir vite.

-Qu'est-ce qu'il a de si différent le hachis de maman?

Voyant mon questionnement comme un début de solution, Martin abaissa sa main droite au-dessus de son assiette et fit un mouvement brusque de la gauche vers la droite en disant :

-Maman, c'est égal.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier? Après une brève hésitation, ma lumière s'alluma. Je pris sa fourchette et écrasai un à un les cubes de viande et de patates, ce qui transforma la nourriture en une surface alimentaire plane et égale.

Martin montra à nouveau un sourire de satisfaction et se mit à manger avec avidité. Lorsqu'il eut terminé, j'osai lui demander :

-Puis, le hachis de papa, est-ce qu'il a le même goût que celui de maman?

Avec toute sa naïveté enfantine, il me répondit :

-Oui, il est aussi bon. Mais en plus, ça te prend bien moins de temps à le préparer. Ce fut mon unique moment de gloire en cuisine.

Au cours des années qui suivirent, Nicole a continué à perfectionner ses talents en créations artistiques de toute sorte. Le scrapbooking est devenu aujourd'hui sa nouvelle passion. De plus, elle est une grande admiratrice de Ricardo et ne cesse de nous faire goûter les recettes les plus sophistiquées. Quant à moi, j'excelle au niveau de la dégustation, mais je suis toujours nul dans la préparation des repas.

Jean-Marc Labbé, Sainte-Marie

Promenade

Ce soir, une image de carte postale se présente à ma fenêtre. De gros flocons de folle neige descendent doucement du ciel, tourbillonnant dans l'air frais du soir. Je ne peux y résister. J'enfile mes bottes les plus confortables, mon manteau et mes grosses mitaines de laine et je sors prendre une marche.

Spontanément, la lourdeur sur mes épaules s'évanouit dans l'air pur. Je prends de bonnes bouffées d'air, faisant un jeu de la vapeur sortant de mon souffle.

Les sons familiers semblent enveloppés dans du coton. Tout est plus calme, endormi. Ce temps doux respire le romantisme. Je remarque avec sympathie un couple de personnes âgées, la dame donnant le bras à son époux. Ils ont l'air de vieux amis de toujours.

Oui, vraiment, cette belle soirée d'hiver incite à la joie de vivre, à la bonté. Les lumières de Noël mettent une touche joyeuse dans le quartier et de toutes les maisons se dégage une chaleur enveloppée dans des rideaux de dentelle.

Je me sens bien, calme et heureuse. La neige étincelle sous la lumière des réverbères, tels de petits diamants, déposés là par Dieu.

Je me décide enfin à rentrer à la maison, car mes pieds, eux, ne ressentent pas la chaleur de cette soirée.

Isabelle Naud

